

Zeitschrift: Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse
Herausgeber: Le messenger suisse de Paris
Band: 4 (1958)
Heft: 3

Artikel: Chine éternelle
Autor: Gigon, Fernand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-847378>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHINE ÉTERNELLE

Extrait : Editions de la Baconnière

Les enfants

Les enfants chinois poussent comme l'herbe dans les champs, vigoureux et sans ordre. Le royaume de leurs jeux couvre la rue, les trottoirs, les places des villages et les mares dans lesquelles ils font bon ménage avec les canards. Leur liberté d'action ne connaît aucune limite, aucune contrainte. Dès après le sevrage qui, dans les circonstances normales, arrive vers l'âge de onze mois, ils commencent à manger du riz, en bouillie ou écrasé, accompagné par la suite d'un peu de poisson saumuré, de légumes ou de fruits rendus aigres par la macération. Ils entrent ainsi de plain-pied dans la civilisation du riz. Elle a créé une race et une façon de penser. Elle continue à agir dans le même sens. Les enfants n'échappent pas à leur destin.

Ils sont merveilleux de mobilité, d'astuce et de curiosité. Leurs jeux commencent à partir de rien. Un bout de ficelle, une écorce de bambou les entraînent dans le pays de l'imagination. Jusqu'à sept ans, ils forment une sorte de petite république sans loi écrite, bien sûr, et sans souci des contingences. L'harmonie qui règne entre eux n'est pas artificielle. Le sens des responsabilités s'acquiert ici sans leçon : l'aîné s'occupe du cadet et un garçon domine n'importe quel groupe né au hasard des jeux. Jamais un enfant qui, par exemple, ne se tient pas encore sur ses jambes n'est livré à lui-même. Son frère ou sa sœur, son aîné d'un an ou deux, le prend sous sa protection. Pour passer de l'autre côté de la rue, dont l'encombrement reste humain et non pas mécanique, il le place à califourchon sur sa hanche, les deux jambes pendantes à l'avant et à l'arrière, et le transporte comme un ballot de chiffons. Pour plus de sécurité parfois, car cet âge est oublieux, les parents attachent le cadet sur le dos de l'aîné qui l'emportera avec lui dans ses aventures de poussières et de sueur — comme s'il n'existait pas. Jamais de cris, jamais de gémissements.

Si, par hasard, un mal inconnu tourmente son enfant, la mère alors dépense une fortune d'amour. Elle peut

lui tapoter les fesses pendant des heures jusqu'au moment où, le mal vaincu, l'enfant s'endort. S'il s'agit d'un garçon, elle lui caresse le sexe très lentement, très doucement, jusqu'à ce que la paix renaisse. Les Européens en Asie crient au scandale et parlent aussitôt de Freud, mais continuent à confier leurs enfants à une « amah » qui devrait en principe s'occuper d'eux jusqu'à l'heure du mariage. Mais l'Occident les rappelle et il leur faut des années pour oublier le paradis sans gronderie et sans verges de leur enfance.

Si un petit Chinois tombe malade et que la fièvre le prend, sa mère le couvre de linges mouillés et chauds, puis elle le serre contre son corps nu afin de pomper le mal et de se le donner à elle-même, mieux armée, pense-t-elle, pour lutter contre les vices de la vie animale. Elle lui transmet ses forces vives. Cette thérapie, dans laquelle l'amour maternel se mue en fluide régénérateur, obtient des miracles.

Si les enfants pouvaient être plus libres, ils le seraient vers la mi-automne, au moment de la fête consacrée à leurs petites passions et à leurs mille volontés. Mais cette fête, pour eux, c'est surtout une ration doublée, triplée, de nourriture — comble de l'insensé.

Quand sonne l'âge de l'école, à sept ans, ces mêmes enfants débridés, non asservis, se plient immédiatement à une discipline de prison. Passionnés par l'étude, affamés de savoir, ils se jettent avec une tension insoupçonnée dans la conquête des deux mille cinq cents à trois mille idéogrammes qui leur permettront de lire un journal et d'aborder — de bien trop loin neuf fois sur dix — le deuxième paradis que leur vie de Chinois a inventé pour eux, le pays de la culture. Ils en entendent parler et en aperçoivent les rives. A peine sont-ils tourmentés par l'adolescence que le minimum de science, les idéogrammes, quelques règles de savoir-vivre et quelques vagues notions de géographie, d'histoire et de calcul s'évanouissent sans trace.

Un enfant sur dix franchit les frontières de la connaissance, c'est-à-dire qu'il peut, à l'âge de la raison, recommencer ses premiers graphismes — puisqu'il dessine les lettres — et en poursuivre l'étude.

A coups de baguette, le maître d'école mate d'entrée ses élèves, leur croise les bras derrière le dos et leur fait réciter les premiers signes de l'alphabet chinois. Peu à peu, ces idéogrammes forment une phrase. Toute la classe la happe au passage, la chante et l'apprend par cœur. Trop souvent, cette méthode imprime sur le cerveau les éléments primaires de la connaissance, qui ne résistent pas aux pluies de l'âge mûr.

Les autres notions que l'Europe disperse avec prodigalité dans tant de cerveaux, la pédagogie chinoise ne s'en soucie guère. Elle ne dispose pas d'assez de temps pour enseigner à ses enfants une géographie exacte de l'univers, par exemple. Que lui importe de dessiner les contours des continents, elle qui se situe géographiquement au centre de l'univers? Que lui importe d'enseigner à la jeunesse le nom des pays producteurs de pétrole ou d'uranium puisque les réserves de la Chine sont, à ce jour, incalculables? Pour l'élève chinois, pratiquement l'histoire de son pays commence le 1^{er} octobre 1949. L'étude des épopées Han, Soung ou Ming appartient à une hauteur qu'il n'atteint que rarement. Il lui suffit de connaître les étapes de la Chine nouvelle. La géographie, pour lui, c'est son village ou son quartier à travers lequel passe l'histoire contemporaine. Quelques éléments de calcul, quelques lumières sur l'agriculture et de merveilleux récits pleins des hauts faits des leaders communistes, complètent son bagage. Il quitte l'école après six ans de stage, la mémoire très légère. A l'usine, dans les champs et au cours de manifestations hebdomadaires, il complétera son éducation de Chinois moderne.

Aujourd'hui, les méthodes d'enseignement s'éloignent lentement de la routine. Le pédagogue ne doit pas jouer sur la mémoire seulement, mais aussi sur le raisonnement. Il en profite pour enseigner les lois des cinq amours, dont celui des chefs de la Chine moderne, celui des beaux-arts, etc. Le seul amour dont il n'est plus question, c'est celui des parents ou de la famille. Autrefois l'enfant vivait dans le culte des ancêtres et du père. Toute sa formation se concentrait sur cet objectif. Plus rien de semblable dans la Chine communiste. L'enfant est, dès que possible, détaché de son milieu familial, et une famille chinoise, c'est plus solide qu'une forteresse. On lui passe un foulard rouge autour du cou et le voilà lancé dans l'avenir avec trente ou quarante millions de ses semblables, sous l'uniforme bleu du pionnier. La politique se saisit de lui, le tencaille, le couvre dès qu'il peut chanter son premier hymne : ce sera à la gloire des dirigeants du pays. Escouade par escouade, il replante des arbres sur tout le territoire, il sacrifie ses loisirs à la chasse aux moustiques ou aux mouches. Ses maîtres le promènent d'une exposition à l'autre. Il agite des bouquets ou des drapeaux sur le passage des invités de marque. Du réveil à l'heure du sommeil, il est pris en charge, organisé, fêté, amusé. En contrepartie, il travaille pour la Chine et non plus pour sa famille. Cette coupure du lien familial est si nette que les pionniers d'aujourd'hui en arrivent à dénoncer leurs parents. A peine ont-ils placé

leurs fesses sur les bancs durs de l'école qu'ils répètent à leur maître les propos tenus la veille par leur famille. Sans même s'en rendre compte, ils creusent entre la génération qui subit la révolution et celle qui la portera demain, un fossé aux dimensions insondables.

Cet amour qui délaisse le père en faveur du chef politique, les dirigeants le considèrent comme un des ferments de la Chine Nouvelle. Ils parlent de trésor national et en oublient les statistiques. Or elles prouvent que douze à quinze millions d'enfants, chaque année, naissent en excédent sur les morts. Ce chiffre ne cesse de croître. Il commence à donner le vertige aux responsables qui ne savent plus où puiser la nourriture destinée à ces nouvelles bouches. La presse commence une campagne de moins en moins discrète en faveur du contrôle des naissances. Des affiches couvrent les murs : elles expliquent, au moyen de dessins très réalistes, comment ne pas avoir d'enfants. Dans les vitrines des magasins, des panneaux lumineux, au néon, montrent par exemple, en pointillé rouge, le chemin des spermatozoïdes dans l'organe féminin et expliquent comment les détourner de leur but. Mais au-delà des vœux du gouvernement, au-delà des ordres du parti, il existe en Chine un autre trésor, sans limite celui-là : l'amour de la mère chinoise pour ses enfants et aussi la facilité avec laquelle elle les conçoit et les met au monde. Au-delà de cette tradition commence l'aventure qui échappe à sa passion maternelle : celle de la lutte contre la famine qui rôde en permanence sur le territoire de la Chine. Pour la vaincre, Pékin mobilise les enfants avant même qu'ils puissent comprendre pourquoi ils sont au monde et pourquoi ils sont Chinois. Avant qu'ils deviennent grands, l'Etat entend en faire des communistes.

Aucun gouvernement à tendance dictatoriale ne peut survivre s'il néglige les enfants. Il lui faut pouvoir compter sur des forces dépourvues de sens critique qui apportent à une conviction politique intégrale un élan passionnel, des muscles forts et un certain goût inné de l'irrespect.

Pour utiliser au maximum l'élément positif qu'apportent à un pouvoir central les jeunes générations, il faut procéder par ordre. D'abord calmer une sensibilité aiguisée par des générations d'ancêtres, ensuite limiter l'affectivité des enfants pour leurs parents et enfin orienter le développement des pionniers et pionnières dans le sens d'une vie communautaire. Ces principes, la Chine les projette dans la réalité avec une systématisation qui ne manque pas de troubler l'observateur étranger. Il existe là une masse de cinquante à soixante millions de jeunes individus que la propagande modèle selon les besoins de Pékin. A mesure que cette masse s'enfonce dans la vie nationale, elle élimine tout esprit d'opposition au régime et ajoute au sens de l'histoire qui change la face de la Chine une accélération chaque jour plus visible. Dans dix ans, si aucun événement majeur ne bouleverse, du tout au tout, la Chine et ne la renvoie à ses bases anarchiques, les jeunes générations imprimeront à six cents millions d'habitants un mouvement irréversible.

F. J.